

Andrew Kaufman, Gastón Sironi, David Gilmour

Hélène Rioux

Numéro 150, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69232ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2013). Compte rendu de [Andrew Kaufman, Gastón Sironi, David Gilmour]. *Lettres québécoises*, (150), 28–29.

☆☆☆ ½

ANDREW KAUFMAN

Minusculetraduit de l'anglais (Canada) par Nicolas Dickner
Québec, Alto, 2012, 128 p., 17,95 \$.

L'art de la fable

Imaginons-nous dans une banque, attendant sagement notre tour pour régler nos affaires, lorsqu'un cambrioleur coiffé d'un drôle de chapeau violet fait irruption et exige non pas de l'argent, mais l'objet qui revêt pour nous la plus grande valeur sentimentale.

C'est exactement ce qu'a imaginé Andrew Kaufman dans son roman *Minuscule*. L'un remet une clé au voleur, un autre la tétine de sa fille, d'autres, des photos, un exemplaire de *L'étranger*, un talon de chèque, une montre bon marché. Quand son tour arrive, Stacey (c'est la femme du narrateur) sort une calculatrice de son sac à main.

Je l'utilisais durant mon cours Analyse de variables, au moment où celui qui allait devenir mon mari est venu s'asseoir à côté de moi, explique-t-elle. Je l'ai utilisée pour l'aider à faire ses devoirs. Bien plus tard, je l'ai utilisée pour déterminer la nuit où je suis tombée enceinte, et le jour où j'allais accoucher. Je l'ai utilisée pour calculer notre hypothèque [...]. Il n'y a pas une seule décision importante de ma vie que j'ai prise sans elle. (p. 16-17)

Avec les irrésistibles illustrations de Tom Percival et grâce à la traduction impeccable de Nicolas Dickner, *Minuscule* se révèle une lecture tout à fait rafraîchissante.

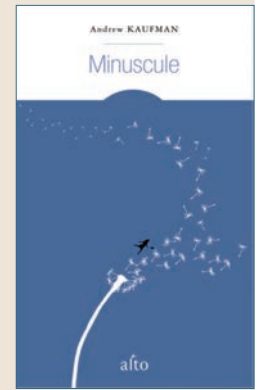
Avant de sortir avec son butin, le voleur annonce à ses victimes qu'il part en emportant 51 % de leur âme et leur conseille d'apprendre à la faire repousser, sinon ils mourront.

Conséquences bizarres

Il leur dit aussi que ce vol d'une partie de leur âme se traduira par d'étranges conséquences dans leur vie. Elles ne vont pas tarder, en effet, à se produire : Timothy Baker se fait arracher (littéralement) son cœur par son ex-fiancée ; Jenna Jacobs se réveille transformée en bonbon et finit dévorée par son mari emporté par la passion ; Jennifer trouve Dieu sous le sofa ; Dawn Michaels se fait poursuivre par le lion tatoué sur sa jambe ; David Bishop voit sa mère divisée en quatre-vingt-dix-huit minuscules versions d'elle-même, « légèrement plus petites que la poivrière » (p. 69), qui se divisent à leur tour et sont finalement emportées par le vent quand David ouvre la fenêtre ; le détective William Phillips se retrouve enseveli sous d'énormes morceaux de



ANDREW KAUFMAN



son histoire familiale, et ainsi de suite. Toutes sortes de conséquences plus insolites — parfois désastreuses, sinon fatales — les unes que les autres.

Quant à Stacey, elle se met à rapetisser de quelques millimètres chaque jour, jusqu'à pouvoir entrer dans la poche de son mari, jusqu'à devenir presque invisible. Mais rapetisse-t-elle vraiment ou est-ce aux yeux de son mari qu'elle perd chaque jour de sa valeur ? On sait que le mariage bat de l'aile depuis la naissance de Jasper, leur enfant hyperactif... Mais bien sûr je ne dévoilerai pas la fin de l'histoire.

Avec les irrésistibles illustrations de Tom Percival et grâce à la traduction impeccable de Nicolas Dickner, *Minuscule* se révèle une lecture tout à fait rafraîchissante.

☆☆☆ ½

GASTÓN SIRONI

Noirs horizonstraduit de l'espagnol (Argentine) par Antoine-Olivier Raymond
Québec, L'instant même, 2012, 76 p., 12,95 \$.

Des nouvelles très noires

Les quatorze nouvelles qui composent *Noirs horizons* — le recueil est divisé en deux parties, « Noirs » et « Horizons » —, de l'Argentin Gastón Sironi, sont en effet très noires. Mais elles sont écrites dans une langue somptueuse.

Noirs

D'un réalisme déconcertant, les six nouvelles de « Noirs » décrivent meurtres et règlements de comptes. Certains personnages (Luca, Román Irico, Gusano) sont des tueurs à gages. Tuer est pour eux un boulot comme un autre, ils le font sans éprouver d'émotions. Sans sadisme non plus. Proprement, pour ainsi dire. Cliniquement. En échange du salaire juste qui leur est dû. Luca, par exemple, après un contrat à Buenos Aires, déplore seulement qu'il n'y ait pas de travail à Tulumba : « On y dort tellement mieux », constate-t-il, « en mettant l'enveloppe dans la poche de son blouson » (p. 15). Pour d'autres, c'est une question de vengeance. Le personnage d'« Au fil de l'eau », par exemple, veut tuer le préposé au réservoir, qui, croit-il, empoisonne l'eau et est donc responsable du cancer qui a emporté sa femme. Ils marchent sur la corde raide, conscients que le sort peut toujours se retourner contre eux : dans « Match retour », un petit trafiquant est abattu au cours d'un affrontement avec une bande rivale et agonise lentement dans un égout.



GASTÓN SIRONI

Horizons

Tout aussi dures, les huit nouvelles d'« Horizons » sont de nature plus onirique (toujours des cauchemars) et se lisent presque comme des poèmes. Dans « Sur fond de pluie », un homme pilote son bateau dans la tempête pendant que sa femme crie au fond de la cabine de proue, « des vagues rouges déferlant sur sa poitrine » (p. 62). Puis elle est morte — est-ce lui qui l'a tuée ? Dans « Souvenirs étrangers », la nouvelle la plus troublante (et la plus belle, à mon avis) du recueil, un homme se réveille à l'hôpital après un accident dont il n'a qu'un souvenir confus. Blessé à un œil, on lui a greffé la cornée d'un patient décédé récemment. Il se met à voir double, puis à faire des rêves inquiétants : il se voit traversant la rue, il entend des coups de feu, il voit approcher la camionnette rouge qui l'a frappé. Puis il se voit au volant de la même camionnette, incapable d'éviter le passant parce qu'une balle vient de lui traverser la gorge.

Un portrait sombre et désespérant d'une Argentine où la violence paraît omniprésente.

Poète, nouvelliste, auteur de chansons, traducteur littéraire (Scott Fitzgerald, Marguerite Duras), éditeur, Gastón Sironi a reçu, dans son pays, de nombreux prix littéraires. *Noirs horizons* est son premier livre traduit en français (une excellente traduction). On ne peut qu'espérer en lire bientôt d'autres.



DAVID GILMOUR

Le juste retour des choses

traduit de l'anglais (Canada) par Sophie Cardinal-Corriveau
Montréal, Leméac, 2012, 208 p., 22,95 \$.

Revisiter sa vie

Ceux qui ont déjà lu *L'école des films*, le précédent récit autobiographique de David Gilmour, paru chez le même éditeur en 2011, connaissent bien le personnage : éternel amoureux, romantique, père plein de tendresse, grand amateur de littérature et de cinéma. On le sait cultivé, intelligent, facilement ému, porté à la nostalgie.

C'est cet homme qu'on retrouve dans *Le juste retour des choses*. Cette fois, son projet consiste à revisiter sa vie, et plus particulièrement les chagrins et les échecs qui en ont marqué le parcours. L'idée lui vient au cours d'un séjour à Toulouse. Il y a vécu, une quarantaine d'années auparavant, mais, obsédé par une peine



DAVID GILMOUR

d'amour, il n'a alors rien vu de ce qui l'entourait. Notamment, la rivière qui traverse la ville.

Au cours des mois suivants (ça a été très graduel, je me souviens), j'ai décidé, un peu dans l'esprit d'honorer une dette personnelle, une dette envers soi-même, de retourner à d'autres endroits où j'avais souffert, mais cette fois les yeux ouverts et, surtout, tournés vers l'extérieur. Retourner et voir ce qu'il en est. (p. 12)

Il retourne donc, vraiment (en voiture, en avion), aux lieux où il a été blessé, humilié, à ceux où il s'est montré insuffisant, maladroit, inapte.

L'amour

La plupart de ces chagrins, de ces échecs tournent autour de l'amour. Dans le premier chapitre, l'auteur, gosse de riches, a quinze ans quand une certaine Clarissa, « trop belle pour lui », l'invite une nuit chez elle. L'histoire, comme c'est souvent le cas pour les amours adolescentes, durera à peine le temps d'un été, et le David qui se retrouve au pensionnat en septembre a perdu quelques plumes et beaucoup d'illusions. Il fait aussitôt une fugue (la première). Deux ans plus tard, son père alcoolique se suicide dans leur chalet alors que David vient de passer trois jours avec lui. Quand sa mère meurt brusquement à Mexico, il a vingt-deux ans, et commence alors pour lui une existence vaine de « petit richard », comme il la décrit lui-même.

Raconté avec beaucoup de sincérité, de lucidité, *Le juste retour des choses* est un récit plutôt sympathique, qui met en scène un personnage attachant.

Il épouse M., qui occupe un poste important au Festival des films de Toronto, mais, malgré la naissance du premier enfant, une fille, le mariage coule bientôt à pic. Un deuxième mariage, un deuxième enfant, un fils (celui de *L'école des films*) s'achève également par une rupture. L'auteur nous raconte d'autres déceptions : son ami d'enfance devenu criminel, son frère aîné entré dans une secte ; et puis ses propres dépendances (alcool, médicaments), ses erreurs de parcours. Il ne se donne jamais le beau rôle et reconnaît sans complaisance sa part de responsabilité dans ces échecs. La fin, toutefois, est positive et l'avenir semble enfin lumineux : son troisième mariage va bien, un livre lui a apporté la notoriété et, comme il le dit à son fils, « Quel privilège que d'être en vie » (p. 204).

Raconté avec beaucoup de sincérité, de lucidité, *Le juste retour des choses* est un récit plutôt sympathique, qui met en scène un personnage attachant.